

AJ DIRTYSTEIN

LA CHRONIQUE « PRÉCIPITÉS » EST UNE MINI-GALERIE DE PORTRAITS TENUE PAR WENDY DELORME AU GRÉ DE SES RENCONTRES.

Fille d'une mère experte en naturopathie, cultivant la terre et la connaissance des secrets des plantes, et d'un père ingénieur en aérospatiale et pilote, passionné par les constellations, le ciel et ses mystères sacrés, AJ Dirtystein était vouée à explorer les liens entre la terre et le ciel, la chair et le spirituel. À l'adolescence, AJ décide finalement de ne pas entrer dans les ordres pour se marier avec Jésus mais de tendre vers des espaces collectifs de femmes d'un autre genre – de celles qui ont un rapport fort à la spiritualité et qui s'approprient autrement les rites, les codes, les signes du sacré. AJ est une fille vibrante et belle, chaleureuse, qui aspire à ouvrir



© AJ Dirtystein, 2015

son cœur et à se confier. Et de fait, dès la première heure où je l'ai rencontrée (dans une conférence féministe à Montréal), notre conversation a porté sur l'intime. Il y fut question de blessures intérieures et de doutes dont, d'ordinaire, on ne parle pas à de parfaits étrangers. AJ sait écouter et se livrer tout autant. Je l'ai perçue d'emblée comme une âme ouverte : en sa présence, l'écoute et la parole circulent librement. Cette rencontre humaine m'a fait découvrir son travail de performeuse et plasticienne : AJ joue des codes religieux chrétiens et son art est empli d'une spiritualité synchrétique. Parce que, depuis l'enfance, elle aime peindre, dessiner, jouer du piano, elle a embrassé des études en arts plastiques où elle a développé son travail de performeuse, en parallèle de sa thèse de doctorat, soutenue en 2014 à l'université de Bordeaux III et qui s'intitule : *Performer la femme sauvage, entre chienne et louve. Itinéraire d'une lectrice de Virginie Despentes et de Clarissa Pinkola Estés*. Bien qu'elle soit directement inspirée des artistes qu'on lui enseigne, sa pratique détonne : «à l'université, on ne montre pas son corps comme ça ! Même si on nous parle de Duchamp, de Manzoni ou de Barney, le corps – et encore plus le corps féminin et queer – est un lieu de tabou. Les grands artistes dont on parle à l'université sont des génies, mais les femmes ou les queers qui pratiquent cet art-là, concrètement, sont des hystériques aux yeux de l'institution. J'ai donc choisi de creuser cette voie, en faisant de mon corps un espace de réflexion». Les espaces-temps de performance qu'elle

ouvre sont aussi les espaces de rencontre avec d'autres êtres, d'autres corps et d'autres pratiques (sexuelles, mais pas que) qui deviennent autant de rituels. Dans son moyen-métrage *Don't pray for us**, elle invite ainsi des personnes à réaliser des saynètes où la chair et la sacré se déploient pour former des tableaux d'une beauté étrange, qui emprunte aux codes du fetish et du christianisme – et dont l'esthétique montre comment le second a sans doute inspiré le premier. En sainte et maîtresse de cérémonie qui agrafe des pages de la Bible sur son corps dénudé, elle tâche le texte de son sang avant de la distribuer aux apôtres-performers et travailleurs.es du sexe. AJ aime les rituels car ils la relient avec le sacré : «j'utilise beaucoup l'esthétique chrétienne

dans mon travail, car c'est le lien direct que j'ai avec mon enfant intérieur, ayant été moi-même baignée dans la foi jusqu'à mes treize ans. Aujourd'hui, j'en suis revenue et je sais distinguer religion et spiritualité». Sur scène, son corps se charge d'une dimension symbolique pour re-signifier certains codes du sacré, dans une perspective païenne et féministe : «je tente de me réapproprier consciemment les symboles chrétiens qui se rattachent à la culture occidentale pour les démystifier, les rendre accessibles à la diversité de croyances, en jouer, les fetishiser... C'est aussi pour cela que je prends des allures christiques dans mes films : pour réinventer l'évangile en un acte plutôt qu'en un dogme et en féminiser les codes». Ne plus opposer le charnel et le spirituel va de pair avec un renversement de perspective sur l'être et la pensée : «j'essaye de remettre ce fameux "je pense donc je suis" dans le bon ordre : c'est bien parce que je suis que je peux penser. C'est ma chair qui m'éduque au monde et pas l'inverse. C'est pour cela qu'elle est d'autant plus précieuse et sacrée».

SITE WEB D'AJ DIRTYSTEIN
www.ajdirtystein.com

* En accès libre ici : www.dontprayforus.com

Photo : Because I Love You © AJ Dirtystein, 2015

FIFI DU CALVAIRE

CHAQUE MOIS, ARNAUD MANUEL TIRE POUR HÉTÉROCLITE LE PORTRAIT DES DRAGS DE LA RÉGION. À L'OCCASION DU FESTIVAL INTÉRIEUR QUEER LES 8 ET 9 JUILLET AU SUCRE, RENCONTRE AVEC L'UNE DES ÉLÉGANTES DU COLLECTIF PLUS BELLE LA NUIT.



Fifi du Calvaire
« Je ne fais ça que pour l'argent »

